

que lui présente la nature ? En rompant vos liens, il a déchiré son propre cœur, et les bons sentiments s'en écoulent comme l'eau fuit du vase qu'une chute a brisé.

Le plus sage des rois, celui que Dieu même avait instruit de sa divine sagesse, Salomon, en un mot, envoyait le paresseux à l'école de la fourmi, et lui disait de rougir en contemplant sa vigilance.

Quelles leçons, en effet, nous sont données par ces petits insectes ? Toujours en mouvement, toujours occupés, ils ne cessent leurs travaux que quand la saison rigoureuse les contraint à demeurer dans leur retraite, et là encore, les soins domestiques, les devoirs de l'intérieur ne leur laissent pas un moment à donner à l'oisiveté. Jetons-nous un regard sur les abeilles : Quelle vigilance infatigable ! Dès l'aube du jour, le signal du travail est donné, et la colonie tout entière obéit au signal. Quel ordre admirable dans le petit royaume, ou plutôt dans la famille ! comme tout se fait à point ! Travail, repas, sommeil, tout est réglé, et tout se fait bien à cause même de cet ordre qui préside à tout. Encore une fois, leçons précieuses que l'homme ne doit pas dédaigner ; leçons qui prouvent, mieux que tous les discours, que la nature est une école où s'instruisent l'esprit et le cœur.

La douce tourterelle enseigne à l'homme la fidélité conjugale. L'époux qu'elle s'est choisi est l'unique bien-aimé de son cœur. Ils partagent ensemble les embarras, les peines et les plaisirs que donnent les titres si doux d'époux, de père et de mère. Si l'un des deux vient à périr, ne croyez pas voir celui qui demeure chercher dans un autre lieu quelque adoucissement à sa douleur. Non, non, cette douleur même est désormais sa joie ; il la gardera jusqu'à son dernier moment, avec le souvenir de l'objet chéri que ses gémissements appellent en vain.

Faut-il à l'homme un exemple de la vertu de reconnaissance si peu connue, si rare de nos jours ? Un animal bien redoutable se charge de lui présenter cet exemple. Le crocodile, habitant ordinairement les eaux, vient parfois s'étendre sur le bord du rivage, pour y prendre un peu de repos. Obligé alors d'ouvrir sa gueule, il est assailli par une multitude de petits insectes que nous nommons cousins et qu'attirent les lambeaux de chair qui se trouvent entre les dents du monstre. Ils viennent en si grande quantité que l'intérieur de la gueule du crocodile, de rose qu'elle est, paraît brune, tant elle est remplie de ces petits animaux. Le pauvre crocodile éprouve alors des douleurs bien aiguës, chaque piqûre produisant une démangeaison et une cloche qui font beaucoup souffrir. Un oiseau commun sur les bords du Nil et connu sous le nom de *pluvier*, vient au secours de l'animal assailli. Sans crainte et sans hésitation, il entre dans cette gueule énorme, livre une guerre à mort aux insectes qui s'y trouvent et il les détruit tous. Le reptile (qui le croirait si ce fût n'était attesté par des auteurs anciens et modernes dont on ne peut suspecter la véracité ?) reconnaissant, loin de faire aucun mal à l'oiseau, a soin de le prévenir par un mouvement lorsqu'il veut s'enfoncer dans les eaux. Le pluvier se tient pour averti ; il s'envole, et le crocodile quitte le rivage et rentre dans le fleuve.

Providence de Dieu, qui avez voulu que tout dans vos œuvres fût pour nous un moyen de salut, soyez bénie de ces touchants exemples que les animaux présentent à mon esprit et à mon cœur. Quelle honte pour moi, que la foi et la raison soutiennent et éclairent, si je ne pratiquais pas la vertu, puisque des créatures sans raison me donnent de si beaux exemples et pourraient me servir de modèles !

Dlle. Brun.

## LE JOUR DE L'AN DANS LE MORVAN.

Le jour de l'an était encore, au commencement de ce siècle, un de ces jours exceptionnels, uniques, qui avaient le doux privilège d'amener la joie dans la chaumière comme dans le château.

Les enfants du riche comme ceux du pauvre se couchaient la veille en pensant aux étrennes du lendemain, et si de somptueux cadeaux étaient réservés aux uns, les autres, en mettant le 31 décembre au soir, leurs souliers, ou même leurs petits sabots au coin du feu, pensaient que le père Janvier descendrait par la cheminée pendant la nuit et y déposerait quelques friandises. Le père Janvier ne leur faisait jamais défaut.

Dans un âge plus avancé et dans une sphère plus élevée aussi, les parents, les amis, les simples connaissances se visitaient, et bon nombre de personnes que des positions, des habitudes différentes

tenaient séparées pendant toute l'année, se retrouvaient dans ce jour solennel et se retrouvaient avec plaisir.

Aux vœux que l'on s'adressait, les bonnes gens, et il y en avait dans toutes les classes, ne manquaient jamais de vous souhaiter *le Paradis à la fin de vos jours*. Cette formule toute chrétienne et d'une naïveté touchante a été abandonnée par les esprits forts, qui pensent probablement qu'il est ridicule de souhaiter à un ami la possession d'un lieu auquel beaucoup ne croient guère et quelques-uns pas du tout.

Il y a plus, l'habitude de se visiter a disparue. Elle a été remplacée dans les villes par des cartes que l'on portait ou que l'on envoyait ; puis, comme cette espèce de rapprochement par domestiques semblait encore un lieu de famille ou d'amitié trop serré, on met tout simplement aujourd'hui les cartes à la poste.

Cet usage qui, comme tant d'autres, tend à isoler l'homme de plus en plus, comme si l'homme pouvait vivre isolé, n'est pas encore heureusement arrivé dans les montagnes du Morvan, à ce que l'on est convenu d'appeler un fait accompli. Là, non-seulement les parents et les amis se visitent encore, mais on est visité par les populations qui vous entourent.

Ce que je vais dire semblera puéril, ridicule même, à bien des gens, mais je l'avoue franchement, cette matinée du jour de l'an me cause toujours une bien vive émotion.

C'est en effet un touchant spectacle de voir, dès les premières heures, la maison encombrée par les habitants de la commune, longtemps avant que les propriétaires soient sortis de leurs appartements. Puis, quand ils arrivent enfin, quand ces hommes, quand ces femmes se lèvent pour les acclamer, pour leur offrir leurs vœux, il est facile de comprendre que ceux qui viennent ainsi souhaiter le bonheur pour l'année qui va commencer, n'ont pas eu beaucoup à se plaindre de celle qui vient de finir.

Dans ces réunions d'un autre âge les grandes manières sont peu de mise, et tantôt c'est un homme qui se détachant de la foule, vient les bras ouverts embrasser le propriétaire et lui dire d'une voix pleine d'émotion :—Merci, monsieur, pour l'aide que vous m'avez donnée pendant l'année.

Tantôt, c'est une femme qui, tenant ses enfants par la main, vient, elle aussi, embrasser la maîtresse de la maison et la leur montrant, ajoute avec des larmes dans les yeux :—Priez Dieu pour la dame, mes petits ; car sans elle ! . . . . . Puis enfin après de bonnes paroles échangées on se sépare en se donnant rendez-vous pour l'année suivante et en comptant les uns sur les autres.

A la vérité, il faut bien le dire, ces propriétaires sont d'un accès facile. Ils n'ont pas encore permis qu'il s'établisse entre eux et les populations une barrière formée de valets parlant à la troisième personne, et faisant un arpent à chaque plat, en courant vingt fois d'un bout de la table à l'autre, pour servir suivant leur caprice ou leur manière de classer les convives, tantôt un morceau de choix à celui-ci, tantôt une pièce inférieure à celui-là ; mode stupide qui éternise les repas et semble vouloir donner un numéro d'ordre à chaque invité.

Mais hussai viennent les mauvais jours, et les mauvais jours nous les avons traversés ; alors, ces hommes à mœurs simples, ces hommes que l'on a invités et embrassés le jour de l'an, prennent le haut du pavé et viennent manifester toute leur puissance. Vous les voyez marcher à la tête de leurs populations confiantes, et les conduire avec le même entrain, tantôt au scrutin, tantôt au combat.

Dans une des journées les plus menaçantes de l'ouragan révolutionnaire qui vient de passer sur la France, l'autorité, trompée je ne sais par quelle rumeur, fit prévenir les propriétaires qui s'étaient organisés pour la résistance et qui avaient la conscience de pouvoir résister, qu'une levée de boucliers devait avoir lieu dans la nuit.

Aussitôt les hommes les plus énergiques de la commune sont avertis ; tous accourent armés, et en moins de deux heures la maison du propriétaire dont je parle était remplie comme le jour de l'an.

Cet homme remercia ces braves gens, qui l'assurèrent que l'éveil était donné dans les différents hameaux, qu'on y chargeait les fusils et qu'aucun homme ne se coucherait afin d'être prêt au premier signal.

Ce n'est pas de notre commune dont je me préoccupe, leur dit-il, je la connais bien ; mais peut-être d'un moment à l'autre recevrai-je l'avis de nous porter au secours de telle ou telle localité du voisinage ; alors, mes enfants, je compte sur vous et je marcherai à votre tête.